

Supplément au SOP n° 263, décembre 2001

**LA RESPONSABILITÉ ET LE TÉMOIGNAGE PROPHÉTIQUE  
DU CHRÉTIEN DANS LA CITÉ**

Conférence donnée dans le cadre des Journées de  
la paroisse Sainte-Catherine de Genève, sur le thème  
« Sacrement de l'autel et sacrement du frère »,  
par le métropolitain GEORGES (Khodr),  
évêque du Mont-Liban

(Genève-Chambésy, 25 novembre 2001)

Document 263.B

## **LA RESPONSABILITÉ ET LE TÉMOIGNAGE PROPHÉTIQUE DU CHRÉTIEN DANS LA CITÉ**

Dans le monde œcuménique, pendant longtemps, les Églises protestantes ont parlé de Dieu à la fois comme maître de l'Église et comme maître du monde. Elles appréhendaient le discours catholique qui semblait privilégier la souveraineté de Dieu sur l'Église ainsi que la réalité du créé comme lieu du Dieu de l'histoire. Voilà pourquoi la catholicité romaine disait « Église et monde ».

Ce que ces deux Églises avaient de commun dans ce discours, c'est la vision de deux espaces différents et de deux temps parallèles. On parlait beaucoup, on parle toujours, de l'histoire du salut comme histoire linéaire et l'on passe à côté de l'histoire « tout court », qui semble profane.

### **L'histoire n'est pas profane, la résurrection du Seigneur se reflète dans le cosmos**

Or il me semble que la lecture biblique est différente. La création nouvelle en Christ ne se présente pas comme une autre création, différente de l'ancienne, mais comme qualité nouvelle de l'ancienne création, comme sa transfiguration. Voilà pourquoi le vrai correctif qu'il faut apporter au concept de l'histoire du salut est celui du mystère du salut. La Parole de Dieu n'est pas seulement intervention dans les faits pour y introduire de nouveaux faits, mais un message au cœur de l'homme. La Parole est fondamentalement épiphanie.

Voilà pourquoi, au début du canon eucharistique de la liturgie de saint Jean Chrysostome, nous disons au Père que nous l'adorons dans tous les lieux de sa souveraineté. Il est donc d'autres lieux que celui de l'adoration eucharistique. La nation sainte exerce son sacerdoce royal dans le monde. Et la liturgie devient nécessairement cosmique. Notre théologie sacramentelle ainsi que le discours eschatologique ont une dimension cosmique manifeste. L'orthodoxie croit

que la résurrection du Seigneur se reflète dans le cosmos qui deviendra lumière à la fin des temps. C'est ainsi qu'elle entend la liberté de l'univers dont parle l'Épître aux Romains.

Mais notre théologie semble garder le silence au sujet de la transfiguration de l'histoire, peut-être à cause de la virulence du péché. Il reste pourtant que le cosmos est lié à l'histoire. Voilà pourquoi on ne peut éviter de poser la question de l'engagement dans la cité.

Le terme biblique « monde » signifie très souvent le monde créé. C'est celui que le Père a aimé jusqu'à donner son Fils unique, et c'est l'acception la plus courante dans le Nouveau Testament. Par ailleurs, ce terme désigne aussi le monde du péché, surtout dans la littérature johannique. C'est ainsi qu'il est écrit : « N'aimez pas le monde ni ce qui est dans le monde [...], car tout ce qui est dans le monde, à savoir la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et le faste de la fortune, ne vient pas du Père, mais du monde » (1 Jean 2, 15-16).

Vous avez choisi pour titre de cette conférence le mot « cité » dans son premier sens, pour désigner donc cette humanité qui se meut dans toute sa richesse sociopolitique, dans sa créativité culturelle et qui baigne dans ses larmes. Le Dieu de l'histoire agit dans la cité terrestre. Et c'est à elle que s'adressait le Dieu Sabaoth dans le jugement qu'il portait contre son peuple et contre les nations également. Pour ne citer qu'Isaïe, Jérémie et Ézéchiël, les oracles sont dits sur les peuples étrangers, contre Babylone, Assur, Moab, Aram et l'Égypte, contre Tyr et le cèdre du Liban. C'est dire que la Parole met à nu tous les peuples, que la force de Yahweh se déploie sur le monde et sa justice terrifie Israël dans son infidélité.

### **« L'assemblée des pécheurs qui se repentent »**

Le caractère unique de l'Ancien Testament, c'est qu'il n'est pas, comme on le croit superficiellement, l'histoire d'Israël, mais qu'il est l'histoire de la Parole contre Israël. Toute la crise de l'Ancienne Alliance réside dans le fait que le peuple est rebelle et que les prophètes ne sont pas les porte-parole du peuple, mais de Dieu. Israël est le peuple de Dieu. Il devient peuple dans la mesure de son obéissance. C'est Yahweh qui définit le peuple : « Je serai votre Dieu et vous serez mon peuple » (Jérémie 7,23). C'est dans la miséricorde divine que le peuple se constitue et qu'il devient épiphanie divine.

Ce statut reste celui de l'Église. Les anciens Pères l'ont vu et ils n'hésitaient pas à parler du péché de l'Église. Et, dans cette perspective, elle fait partie du monde pécheur. Les orthodoxes hésitent jusqu'à maintenant à comprendre la misère de l'Église dans son mystère et,

pour ne pas affronter l'antinomie, ils préfèrent parler du péché des chrétiens individuels, inconscients. Ce faisant, ils font de l'ensemble des fidèles un corps sociologique et de l'Église comme telle un corps liturgique, en oubliant que l'Église, comme le dit saint Ephrem le Syrien, est « l'assemblée des pécheurs qui se repentent ».

Cette double vision de l'Église ne cache pourtant pas le fait que le Nouveau Testament la présente comme une réalité fondamentalement eschatologique, parce qu'elle est créée par le Christ dans l'Esprit et que ses épousailles avec le Seigneur, promises dans la Parole et entamées dans les sacrements, ne seront définitivement accomplies que dans le Royaume. Tant que subsiste le péché, l'Église ne saurait être complètement fidèle.

Dans l'Épître aux Éphésiens nous lisons : « Maris, aimez vos femmes comme le Christ a aimé l'Église, il s'est livré pour elle, afin de la sanctifier en la purifiant par le bain d'eau qu'une parole accompagne ; car il voulait se la présenter à lui-même toute resplendissante, sans tache ni ride ni rien de tel, mais sainte et immaculée » (25-27). Quand cette beauté sera-t-elle évidente ? Écoutez ces mots de l'Apocalypse : « Puis je vis un ciel nouveau, une terre nouvelle, car le premier ciel et la première terre ont disparu, et de mer il n'y en a plus. Et je vis la cité sainte, Jérusalem nouvelle, qui descendait du ciel, de chez Dieu ; elle s'est faite belle, comme une jeune mariée parée pour son époux » (21, 1-2).

### **Église et monde sont coextensifs**

Cette beauté de l'Église est identifiée par Jean à la beauté du cosmos entièrement transfiguré. À la lumière de l'accomplissement final, Église et monde sont coextensifs. Pour les deux, il n'y a qu'un seul espace de salut. Dans cette perspective, l'Église n'est pas vue en relation d'opposition au monde créé, ni l'histoire du salut comme un temps sacré s'opposant au cours ordinaire de l'histoire. Monde et Église sont perçus par Dieu comme étant face à lui. Même dans le Royaume, l'Église, comme humanité sauvée, sera perçue dans un face à face avec le Seigneur. Sinon il n'y a pas épousailles. L'Église est le souffle de l'humanité, et c'est dans la mesure où les hommes sont insufflés — et ce toujours dans le mystère — qu'ils sont d'Église. Dans la pensée de Dieu, l'Église se présente comme l'icône de ce que l'humanité est appelée à devenir, c'est-à-dire comme promesse de transfiguration pour l'ensemble des hommes, et ce jusqu'à l'avènement de la Jérusalem messianique, l'Épouse de l'Agneau.

À cause de cette intériorité du monde à l'Église, Origène a pu définir celle-ci comme étant le « cosmos du cosmos », c'est-à-dire la beauté, l'harmonie et le sens de la création. De même, a-t-il dit, le Christ est le « cosmos de l'Église » en ce sens qu'elle lui est intérieure. L'Église voudrait se révéler au monde comme étant sa signification ultime. Quand la communauté des croyants discerne les signes des temps, elle découvre dans le monde un sens qui lui est révélé mais qui est bien le sens des choses car il n'y a pas plus dans les choses que ce qu'il y a dans l'entendement de l'Église, aurait dit Aristote.

### **Les limites de l'Église**

Le monde exorcisé sera donc Église. Cela pose le problème des limites de l'Église. Or, depuis que Jésus a étendu ses bras sur le bois transversal de la croix, il a mis fin à toutes les frontières. Je sais que tout doit être baptisé. Mais quand et comment cela s'opère-t-il ? Qu'est-ce qui, dans le monde, dans les religions, n'est pas Église ? Nous sommes là en plein mystère. Et ce n'est pas moi qui vous proposerai d'adorer l'idole du syncrétisme.

Toutefois, si la réalité du Christ subsiste dans l'Église, n'est-elle pas latente – de quelque manière – en dehors de nos frontières historiques ? Le Seigneur est-il seulement caché dans les ténèbres de Sa gloire ? Le Christ ne dort-il pas aussi dans la nuit des religions ? Ne faut-il pas le chercher dans nos cœurs tremblants là où l'espérance nous guide ? C'est là qu'intervient la vigilance de l'Église.

L'Église, cœur du monde, y exerce une fonction prophétique, c'est-à-dire qu'elle y parle pour Dieu. Par l'acte d'adoration du Dieu unique, elle juge le monde et, de ce fait, elle le sauve. Il n'y a aucune différence de nature dans le fait que les saints qui vivent parmi nous s'adressent aux croyants ou qu'ils interpellent les incroyants. C'est dans la communauté chrétienne, telle qu'elle est, et dans le monde, tel qu'il est, que la Parole est proférée et que la sainteté témoigne. Il est vrai que nulle part dans le Nouveau Testament l'Église n'est appelée prophétique. Mais la prophétie est un des ministères du Christ qui est la tête de l'Église. Toutefois, l'Écriture parle de la prophétie individuelle qui est dite charisme de l'Esprit. La communauté des fidèles qui pérégrinent à travers l'histoire est secouée du dedans par les prophéties du Nouveau Testament et, de ce fait, elle appelle le monde à la conversion.

### **« Je suis persuadé que beaucoup de soufis sont des chrétiens qui s'ignorent »**

Le monde devient Église avant même d'être sacramentellement baptisé. Origène nous en prévient : « Ainsi, arrive-t-il parfois, dit-il, que celui qui est chassé est à l'intérieur et que celui qui est à l'intérieur est dehors » (Homélie sur le Lévitique, XIV ,3). N'oubliez pas les paroles du Seigneur : « J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cet enclos ; celles-là il faut que je les mène » (Jean 10,14). Elles sont *maintenant* mes brebis, je suis *maintenant* leur pasteur. Il n'est guère dit que leur expérience de Dieu est moins intense que la nôtre. Mais elle n'est pas dite dans notre langage dogmatique. Elle l'est cependant d'une manière mystérieuse.

Je suis persuadé que beaucoup de soufis sont des orthodoxes qui s'ignorent. Je crois, malgré la théologie dominante, qu'une économie de l'Esprit existe, en dehors de la croyance à la divinité de Jésus. C'est le langage de l'amour christique dit dans un feu dévorant. Ces amoureux de Dieu sont-ils du monde déchu ou du monde rédimé? Les grands poètes viennent-ils de leur propre inspiration ou sont-ils nés de l'Esprit?

Nous connaissons ceux qui se sont déclarés pour le Christ dans le baptême, mais nous ne connaissons pas ceux que l'Époux de l'Église a baptisés dans l'Esprit, selon l'expression de saint Nicolas Cabasilas. Donc, pour Dieu, une même réalité divino-humaine existe. Elle est appelée monde à cause de l'appel du Seigneur à la repentance, et ce dans le même espace sotériologique et dans la vocation à l'accomplissement de tout en Christ.

### **Séparés du monde par une prétendue sainteté et voués à l'étouffement intérieur ?**

Cela dit, nous vivons la foi dans la communauté christique en vue du salut du monde tel qu'il existe, face à sa destinée éternelle. Si nous vivions sans le souci de la transformation du monde, nous dirions de l'assemblée des chrétiens qu'elle est une société close, pour emprunter le langage bergsonien, c'est-à-dire une société définitive, qui constitue un tout sociologique. Nous transformerions l'Église – société ouverte par définition – en ghetto, c'est-à-dire en un ensemble de gens séparés du monde par une prétendue sainteté et voué à l'étouffement intérieur.

Or, vous n'êtes pas sans savoir que la liturgie n'est pas uniquement le point d'arrivée de notre conversion, mais le point de départ de notre amour, selon la belle parole de saint Jean Chrysostome qui parle de l'autel du pauvre comme étant plus grand que la table de communion :

« Cet autel (le pauvre), dit-il, tu peux le voir élevé partout dans les rues et tu peux, à toute heure, y sacrifier » (Homélie sur la 2<sup>e</sup> Épître aux Corinthiens, XX).

Ce que Chrysostome met en évidence, ce n'est pas seulement l'action caritative, que le livre des Actes nous présente comme une fonction essentielle de l'Église, et qui faisait partie intégrante de la mission de Paul. Mais il s'agit de l'engagement de tous dans la cité. Car l'Église n'est pas un refuge. C'est un bateau ballotté par les vents de l'histoire. Et c'est parce que Jésus dort dans le bateau, que nous pouvons, comme les Apôtres, le réveiller, et que nous ne craignons jamais les orages.

### **Comme communauté eucharistique, nous portons la responsabilité de la cité**

C'est en nous fondant sur la théologie de la relation de l'Église au monde que je vous ai proposée, que nous portons, comme communauté eucharistique, la responsabilité de la cité. J'ai parlé à deux reprises déjà dans votre pays de l'engagement du chrétien dans le monde de l'islam. En terre d'islam, où vit une forte minorité chrétienne, le disciple de Jésus est tenté de ne s'adresser à la nation tout entière que dans un discours strictement national, laïc. Je suis tenté de croire, depuis quelque temps déjà, à l'idée que seuls la culture, l'effort humanitaire, la construction d'une nation saine sont le lieu de rencontre avec les musulmans réfractaires au dialogue théologique. Car, si l'islam se comprend comme intégral, total, c'est parce que la communauté musulmane – suivant la majorité des exégètes et des théologiens – est une entité à la fois spirituelle et temporelle. Le chrétien vit alors une espèce de dualité où les choses de ce monde relèvent de l'historique et de l'État, et où le spirituel appartient à ce Dieu que l'on adore dans la liturgie et dans la vie de famille, ce qui nous ramène à un témoignage plutôt personnel et à un discours national non pas lié à l'Évangile mais à la convivialité temporelle des communautés dans un idéal de paix sociale.

C'est donc surtout dans l'enceinte de l'Église, dans les institutions éducatives ou autres, c'est-à-dire dans une communauté chrétienne qui se suffit à elle-même que le Christ est suivi et aimé. Non point que les musulmans ne sont pas touchés par l'amour évangélique. Déjà leur Livre en témoigne dans plus d'un passage. Mais c'est dire, à mon sens, que la relation dialectique Église – cité n'est pas vécue de la même manière qu'elle l'est sur vos terres. Je vous entretiendrai donc plutôt du témoignage dans le monde occidental, où vous êtes considérés comme des citoyens à part entière.

### **« Ce qui n'est pas assumé n'est pas sauvé »**

Vous êtes ici intégrés à l'Europe. Une première obligation qui s'impose, c'est de ne pas faire sentir à vos concitoyens que votre adhésion à la foi orthodoxe vous rattache à la culture grecque, slave, roumaine ou arabe. Il y a une distance nécessaire qui s'impose entre vous et ces diverses cultures, même si elles sont imprégnées de foi orthodoxe. Il reste toutefois salutaire et édifiant que vous perceviez toute la beauté dont la foi orthodoxe a embelli ces cultures. Malgré notre sens aigu du fait que la figure du monde passe, nous avons déposé dans les patrimoines de nos pays une sensibilité qui nous est propre. La langue écrite maintenant dans la sphère arabo-musulmane est incompréhensible sans l'apport de la version arabe de la Bible faite au 19<sup>e</sup> siècle. Vous connaissez mieux que moi tout le souffle orthodoxe dans la littérature dostoïevskienne. Il n'en reste pas moins que l'on doit vous recevoir comme des Occidentaux, réellement imprégnés de toute la beauté de l'Occident, selon l'ancien adage patristique : « Ce qui n'est pas assumé n'est pas sauvé ».

Vous soignez cet Occident dans son refus nietzschéen de Dieu, dans ce qu'il peut traîner de l'athéisme marxiste ou autre, et surtout dans ce que le sécularisme a introduit d'insensibilité à l'égard de Dieu. C'est votre entrée dans la culture. Mais je ne m'appesantirai pas là-dessus parce que je ne crois pas à un engagement chrétien délibéré dans la culture, dans ce sens qu'il n'y a pas d'art engagé. Vous êtes ou vous n'êtes pas, en fait, co-créateur avec Dieu. Nul ne saurait produire un grand oeuvre sans que Dieu ne le fasse émerger à la lumière par un fait que je crois kénotique.

Ce n'est pas seulement dans la personne du Christ mais chez les autres aussi qu'on ne saurait dissocier l'humain du divin. Nul artiste n'est complètement pur. Cependant il y a dans la production de la beauté une présence, une énergie qui recrée l'artiste lui-même, qui est différente de l'énergie qui sanctifie. On ne construit pas seulement avec de vieilles pierres, comme le pensait Pascal. Il n'y a pas seulement dans le verbe humain un arrangement de mots tout créés. L'écrivain donne un sens nouveau aux mots de la langue. Dieu cède de sa propre puissance à l'artiste. Il s'appauvrit en quelque sorte pour l'enrichir.

L'engagement de l'artiste est un engagement à la liberté. C'est la liberté qui nous donne de nous baigner à la source même de la beauté. L'art est un discours dont nous recevons les paroles. C'est lui qui nous engage. Dans la vie communautaire, dans la lutte pour l'homme, l'engagement est politique. Ce qui vous facilite la tâche c'est que, essentiellement, et qu'elle qu'en soit la formule, vos régimes sont, en quelque sorte, laïcs, liés à l'affirmation des droits de

l'homme, et l'État ne semble pas vous contraindre à une option philosophique qui serait contraire à votre foi.

### **Le terrain propice d'un engagement non idéologique**

Cette neutralité philosophique de l'État me semble être le terrain propice d'un engagement non idéologique, d'autant plus que les États modernes prennent de plus en plus une distance par rapport aux idéologies. Voilà pourquoi je m'écarte de la position du père Basile Zenkovsky qui a parlé, au 1<sup>er</sup> congrès de théologie orthodoxe à Athènes (1936), d'un ecclésiocentrisme qui embrasse toutes les manifestations de la vie privée ou publique. Le père Zenkovsky a prêché une culture théocratique, dans le sens de la « prépondérance de l'Église dans l'œuvre de la création historique et culturelle » (Procès-verbaux du 1<sup>er</sup> congrès de théologie orthodoxe (1936), Athènes, 1939, p. 368). Je préfère à cette formulation celle du théologien roumain Th. Popescu qui a dit lors du même congrès : « L'Église n'aura pas à créer une autre science, un autre art, une autre technique, d'autres formes politiques, sociales ou même économiques. Elle ne peut anéantir ce qui existe, elle ne prétend pas créer *ex nihilo* tout un monde nouveau et idéal, son monde à soi, qui n'aurait aucun rapport avec le monde existant » (ibid. p. 354).

Il est manifeste que l'action politique est une technique, et que, dans la plupart des pays, pour être efficace, elle implique l'adhésion à un parti ou à un groupe de pression. La foi, elle, n'exige pas nécessairement que l'on devienne un militant ou un activiste. Mais si la foi se nourrit d'amour, comme le veut l'Écriture, elle amène inévitablement à une réflexion politique qui peut conduire à une plus grande présence dans la cité. L'analyse des faits sociaux, des réalités régionales, nationales ou internationales, dans la mesure où elle est profonde, fait prendre conscience au fidèle orthodoxe de la complexité du monde et, ce faisant, le rend lui-même vulnérable. Car l'entrée en communication, voire l'entrée en communion avec la chair du monde n'est pensable que si l'on prend à cœur les souffrances des hommes, si on cherche à les combattre ou, au moins, à les alléger dans les situations concrètes où l'humanité est jetée. C'est en effet par le politique que le politique s'élabore et se transforme.

### **« Que toute prise de position politique soit dictée par la foi et l'amour de l'adversaire »**

Or je sais parfaitement que la politique politicienne nous guette, qu'elle est habituelle dans l'opposition des classes, des ethnies, des intérêts communautaires. L'engagement s'avère difficilement pur. Je sais aussi que les croyants sont souvent enclins à une certaine naïveté. Et que, surtout dans certaines situations tendues, le monde se tisse de mensonges. De plus, la

politique déçoit parce qu'elle est souvent le règne de l'argent et du pouvoir, et, situation extrême, de l'esprit de domination. Mais rien ne nous condamne à la corruption ou au machiavélisme. Il est vrai que mon expérience est limitée au tiers-monde et que la tradition suisse est étrangère à ses malédictions. Il n'empêche que, la grâce aidant, vous pouvez apporter un souffle de l'Esprit dans le royaume de ce monde comme la rosée qu'introduit le Fils de Dieu dans la fournaise des trois jeunes gens, selon le Livre de Daniel, que nous chantons aux matines.

Quels que soient les écueils possibles, il est impératif que toute prise de position soit dictée par la foi et l'amour de l'adversaire politique. Cela ne veut point dire que la foi nous dicte telle ou telle option, car toutes peuvent être légitimes pour autant, bien entendu, qu'elles satisfassent l'éthique. Le politique, dans une certaine mesure, a son autonomie. Voilà pourquoi divers chrétiens peuvent adhérer à des positions diverses, vivre dans le droit à la différence. Là où ils ne peuvent pas se séparer, c'est dans la lutte contre l'injustice flagrante, où deux analyses politiques ne sont pas concevables. Voilà pourquoi il faut toujours étendre l'éventail des informations, approfondir l'histoire des idées politiques, principalement dans la sphère de la vie internationale, là surtout où interviennent des questions religieuses ou intercommunautaires. L'ignorance de telle ou telle culture religieuse peut être mortelle et nous amener à la myopie politique.

### **L'Église doit se préparer à l'avènement d'une cité mondiale**

Ici se pose la question de notre attitude à l'égard de la mondialisation. Après toutes les contestations que nous avons observées entre Seattle et Gênes, on peut se demander si ce phénomène est absolument inéluctable. Il semble cependant probable, depuis la guerre qui se déroule actuellement, que le monde sera uni par la peur chez ceux qui exercent le terrorisme comme chez ceux qui le combattent. La violence impose une harmonie dans la mort, ce qui va précipiter le phénomène de la globalisation.

De la mort, peut-on faire surgir une vie nouvelle ? Le caractère spécifique des nations, des cultures, va-t-il s'affaiblir dans un nivellement par la technologie ? Restera-t-il dans l'accroissement infini de cette technologie un sens moral, un droit à la différence, synonyme de la créativité ? Il me semble ainsi que c'est avec cette nouvelle cité que l'Église doit traiter, qu'elle doit continuer l'évangélisation.

La mondialisation consacre-t-elle la suprématie de la langue américaine, de ses concepts et de sa philosophie de la vie ? Dans cette homogénéité imposée par le fort, le riche, nous, les

peuples pauvres, les Églises pauvres, pourrions-nous affirmer nos idées, notre lecture de Dieu et de l'existence, notre propre sensibilité religieuse ? Nous sera-t-il permis de dire comment la justice véritable sera établie ? Dans l'inégalité qui sera flagrante entre le dominant et le dominé, dans la brutalité qui s'annonce, on ignorera nos visages. Seront-ils voilés par les masques que nous distribuera le pouvoir de ce monde ? Ce monde pourra-t-il apparaître, de quelque manière, création rédimée ?

### **Élaborer un nouveau langage, accessible à l'homme d'aujourd'hui**

Il semble inévitable que nous devions adopter les moyens technologiques modernes et les instruments des nouveaux savoirs. Nous devons traduire notre message dans un nouveau langage, accessible à l'homme d'aujourd'hui.

Je suis persuadé que même si le monde se désoriente, il ne pourra jamais empêcher la vie de prière et l'amour fraternel. D'ores et déjà, l'Église doit se préparer à l'avènement probable d'une cité mondiale : les lourdeurs qui entravent aujourd'hui la vie ecclésiale passeront. Nous savons en effet que la vérité du Christ demeure éternellement et qu'elle créera son propre discours.

Comme vous le voyez, tout ne tient pas à notre fonction prophétique, mais elle demeure source de notre inspiration et correctif de notre action. Elle est l'énergie de notre rappel à Dieu au cas où nous nous engagerions dans une fausse option. C'est que la politique est aussi connaissance de ce monde dans ses structures et sa sensibilité. La question est précisément de savoir comment humaniser la réalité par les moyens de l'action, comment, au moins, amener nos concitoyens, et peut-être des étrangers, à ce que l'homme ne soit pas un loup pour l'homme, en vue de la construction d'une société nationale et internationale plus respirable, qui appellerait peut-être, de quelque manière, l'avènement de la justice.

Cela veut-il dire pour autant qu'une paroisse, qu'un diocèse ou un patriarcat puisse ou doive adopter une position politique ?

Il me semble, à l'heure actuelle, que certains problèmes comme ceux de la bioéthique doivent être étudiés par les Églises. Fort heureusement, des théologiens, des médecins orthodoxes se sont déjà et brillamment attelés à cette tâche. Une question comme celle de l'avortement et du diagnostic génétique préimplantatoire sont devenues des questions politiques. Le génocide qui s'implante partout, le terrorisme des individus, des groupes ou des États,

l'analphabétisme se présentent comme des questions qui engagent notre foi. Dans les situations de crise nationale, il me semble que l'Église comme telle doit appeler à l'entente nationale. Dans les guerres fratricides, elle ne saurait pas non plus rester neutre, sans s'identifier pourtant à une position partisane, à un mouvement, fût-il sociologiquement chrétien. On risque évidemment d'être mal informé. Et l'Église ne saurait entretenir des experts dans tous les domaines de la vie nationale ou internationale. Il me semble cependant que les blessures des « opprimés et des offensés » peuvent être tellement grandes qu'on ne saurait ne pas les panser si l'on veut garder un visage humain.

### **« L'Église la plus timorée ne saurait rester insensible à la question sociale »**

L'Église la plus timorée, la plus irritée par l'engagement dans la cité, ne saurait rester insensible à la question sociale, avec ses incidences politiques inévitables, le social constituant en effet une partie intégrante du message prophétique. Écoutez Amos : « Rassemblez-vous sur les monts de Samarie et voyez que de désordre au milieu d'elle et que d'oppression en son sein » (3,9), et ailleurs: « Eh bien! Puisque vous piétinez le faible et que vous prélevez sur lui un tribut de froment, ces maisons de taille que vous avez bâties, vous n'y habiterez pas » (5,11). Il ne s'agit pas ici d'une lamentation sur le manquement habituel à l'aumône mais d'un appel à toute une nation. Le message du pauvre de Nazareth n'en est pas moins éloquent, à telle enseigne que le Seigneur proclame : « Les pauvres seront évangélisés » (Matthieu 11,5), comme si la Parole de Dieu était proférée uniquement pour eux.

Ce que l'Église doit découvrir, c'est que l'homme aujourd'hui est moins le démuné de votre quartier que l'ensemble des hommes dans la cité. Nous devons viser à un changement des structures dans le pays pour que personne ne soit maintenu sous le seuil de la pauvreté. Il faut sauver les hommes de l'hémisphère sud de la famine et du paupérisme. La véritable fraternité entre les peuples est à ce prix. La solidarité entre les peuples reste un signe éloquent de notre respect de la dignité humaine et un ferment de paix entre les nations. Le monde pourra alors se sentir comme un seul corps. Ce corps sera d'une certaine manière le Corps du Christ.

Souvenez-vous du miracle de la multiplication des pains, tel qu'il est rapporté dans l'Évangile selon saint Jean. Il est considéré comme un signe de l'eucharistie. Ce discours sur le sacrement du pain et du vin n'est devenu possible qu'à partir du partage réalisé. La fraction du pain à son tour sera le signe le plus éloquent du caractère communautaire de l'Église. Celle-ci est appelée à soutenir ouvertement les pauvres. Car, comme l'a dit saint Jean l'Aumônier et comme l'a répété après lui saint Vincent de Paul, « les pauvres sont nos seigneurs ». Cela implique que

la hiérarchie devra éviter le faste des palais épiscopaux et toute manifestation suspecte de luxe. Saint Jean Chrysostome est mort en exil parce qu'il a cherché à supprimer tout signe de richesse, et donc de pouvoir, dans sa résidence, parce qu'il a tenu à ne pas être classé parmi les grands de la terre. Si l'Église orthodoxe manifeste dans sa réalité visible un détachement des biens terrestres, elle sera effectivement présente à la souffrance des hommes. Et cette présence sera beaucoup plus éloquente que l'exhortation timide et verbale à la charité.

**« Si Dieu vous a confié votre argent, celui-ci appartient de droit à celui qui en a besoin »**

Un style de vie fondé sur la pauvreté est un langage qui porte : il annonce concrètement le dénuement de Jésus et conduit à ne tolérer au milieu de l'assemblée chrétienne aucune discrimination. Rappelez-vous les paroles de Jacques : « Mais vous, vous méprisez le pauvre. N'est-ce pas les riches qui vous oppriment ? N'est-ce pas eux qui vous traînent devant les tribunaux » (Jacques 2,6). Pareil témoignage rendu aussi vivement dans la cité d'aujourd'hui prendrait nécessairement une dimension politique puisqu'il inciterait à détrôner les puissants. Et une telle Église, bien qu'appartenant au Royaume qui n'est pas de ce monde, devrait être considérée comme à sa place dans le monde tel que le Seigneur l'a voulu.

L'action caritative renforce la fraternité entre les hommes si elle est réellement entreprise avec la conscience que les pauvres nous honorent, et de ce fait, elle édifie l'Église dans sa vie intérieure. Mais si on se limite à cela, on tend à penser que l'Église est un corps social qui se complaît dans ses limites visibles. La parabole du Bon Samaritain montre à l'évidence deux choses : la première est que l'amour est parti d'un homme qui était hérétique et étranger, et la seconde, c'est que le souci de l'autre, étendu au-delà de la sphère religieuse ou tribale, établit une communion humaine sous le regard de Dieu – lui qui est Père du croyant comme de l'incroyant – et dévoile une unité qui reflète l'unité de Dieu. Qu'est ce que l'unité de Dieu sinon cet amour qui lie les trois Personnes divines dont chacune subsiste dans le don d'elle-même aux deux autres et dans la réception des deux autres. Ce qui me semble fonder l'action sociale de l'Église, c'est moins le dogme de l'unité intertrinitaire que celui de l'économie divine. C'est la Trinité *ad extra*, c'est-à-dire la sollicitude des hypostases divines pour l'univers. C'est l'amour trinitaire proposé à tous les hommes et auquel ils sont rendus participants dans le mystère de l'économie. Il y a un salut que l'Église apporte par le simple fait d'aimer.

Cet amour, vécu au quatrième et au cinquième siècles par les Pères, tant en Orient qu'en Occident, a donné naissance à une doctrine de la propriété comme gérance des biens de Dieu. Si Dieu vous a confié votre argent, vous n'avez aucun droit de possession. Il appartient de droit à

celui qui en a besoin. C'est dans ce sens que saint Jean Chrysostome a écrit : « Les riches détiennent le bien des pauvres, même si ce bien a été honnêtement acquis ou légalement hérité ». Si à l'heure présente vous détenez quelque chose entre vos mains, la jouissance en revient de droit à tous, de telle sorte qu'en pensant donner à l'autre vous ne faites que lui rendre ce qui lui appartient.

### **Le témoignage pour la justice et pour la paix**

Cette vision peut amener à un programme politique. Le bienheureux Augustin écrit en effet: « Tu donnes du pain à qui a faim; mais mieux vaudrait que nul n'ait faim et que tu ne donnes à personne ». Augustin rêvait d'un changement social radical. Les Pères n'ont guère rêvé d'un ordre étatique qui engloberait le social. C'est la pensée moderne, révolutionnaire, qui a forgé la notion de structure. Nous devons nous y intégrer pour éviter, autant que possible, l'émergence de nouvelles victimes sur les chemins de notre existence, pour n'avoir pas à plonger nos mains dans le sang innocent que le brigandage international verse sur toutes les routes de l'histoire.

Aux peuples dominateurs on doit opposer le témoignage pour la justice, ce qui, en termes actuels, signifie manger à sa faim, éduquer ses enfants, lutter contre la maladie, se gouverner, se développer, garder son patrimoine culturel, préserver les libertés publiques et notamment l'entière liberté religieuse. C'est dans cette atmosphère seulement qu'on peut préserver la paix tant sur le plan national qu'international.

Je sais que la paix politique n'est qu'un potentiel humain qui exprime notre fidélité au Seigneur mais qui ne procure pas nécessairement la santé de l'âme. Mais nul ne saurait préjuger des conséquences spirituelles de la paix. Elle peut préparer la voie à l'hédonisme, à un nivellement de la vie spirituelle. Mais nul ne saurait se résigner à l'injustice flagrante qui dénie la dignité des faibles, des affamés, des illettrés de la terre.

Ce qui répond le plus ostensiblement aux exigences de la paix, c'est qu'elle soit l'expression d'un concert de nations, des grandes comme des petites. C'est dans cette situation seulement que la force aura cédé à la justice et que les richesses des puissants seront mises au service des faibles.

Cet effort pour la paix s'avère être la condition *sine qua non* du dialogue interreligieux. Nul ne croira à la sincérité des chrétiens s'ils proposent le dialogue et n'œuvrent pas en même temps pour la justice et la paix dues à tous. Il s'agit de la paix pour les peuples pauvres et non pour les

régimes qui les exploitent. Il faut, en effet, œuvrer pour que disparaisse le tiers-monde dans son chaos, sa sujétion à l'exploitation aussi bien interne qu'externe, au fanatisme qui est le seul moyen pour lui d'exprimer son désir de dignité. Hélas, la pérennité du tiers-monde nous semble exprimer la volonté expresse des puissances industrielles, visant à maintenir leur niveau supérieur d'existence en asservissant les déshérités de l'histoire.

La guerre que l'on fait aux faibles est une forme de cet écrasement perpétuel. On appelle guerre une entreprise militaire des puissants, même si l'État qui l'entreprend tue des enfants de l'autre camp, incapables de se défendre. On les tue sans qu'ils ne menacent physiquement personne. On les tue parce que les leurs refusent de se soumettre à la puissance qui s'érige en justicier dans la région, puissance qui, à cause de sa connivence avec les autres puissants de la terre, est reçue comme appartenant au monde civilisé. On pose, a priori, que les riches et les forts sont justes.

Pour les chrétiens d'aujourd'hui, le geste de la purification du Temple par le Christ doit être constamment répété dans le Temple de la nation, en faveur des pauvres, et dans celui du monde entier, en faveur des peuples déshérités qui sont ceux que, aujourd'hui, Dieu aime d'un amour de prédilection parce qu'ils sont à l'image de son Fils cloué nu sur la croix.

**La cité des hommes ne sera pas  
entièrement détruite,  
elle sera baptisée**

En évoquant la transformation du cosmos, dans une perspective parousiaque, transformation qu'il appelle « nouvelle naissance » (Éthique 1,5,10), saint Syméon le Nouveau Théologien écrit : « Nos corps et l'ensemble de la création seront renouvelés par la résurrection et délivrés de la servitude de la corruption ; ces éléments auront part avec nous à l'éclat de l'au-delà ». Ce qu'espère le grand mystique byzantin, c'est la transfiguration de la matière grâce à ce qui fut appelé plus tard « les énergies créées ». Dans cette vision, l'histoire des hommes est voilée, peut-être parce qu'elle était celle de l'Empire byzantin, que l'on croyait chrétien, parce que, d'une certaine manière, l'histoire byzantine se confondait avec celle de l'Église et parce que l'histoire de celle-ci était considérée comme le temps de l'Église et donc, en quelque sorte, comme l'histoire du salut. Je me demande si, dans cette vision, les Pères n'ont pas été obnubilés par la pensée grecque, qui n'était pas sensible au drame de l'histoire.

Je sais que celle-ci est surtout l'histoire des péchés qu'elle érige en idoles. Mais je sais aussi que les prophètes sont des destructeurs d'idoles et que le temps des hommes peut donc être racheté, que la pureté est aussi créative et qu'il faut lire le cosmos de saint Syméon le Nouveau Théologien dans sa dimension politique. La cité des hommes ne sera pas entièrement détruite. Elle sera baptisée. Le mal y sera anéanti pour qu'elle renaisse dans un baptême non seulement cosmique mais historico-cosmique, selon le mystère de la transfiguration du temps. Cela me semble fondé sur la parole de l'Écriture : « Voici la demeure de Dieu avec les hommes. Il aura sa demeure avec eux ; ils seront son peuple, et lui, Dieu-avec-eux, sera leur Dieu. Il essuiera toute larme de leurs yeux : de mort, il n'y en aura plus, car l'ancien monde s'en est allé » (Apocalypse 21, 3-4).

Remarquez que la Révélation ici ne parle pas simplement de la transfiguration de la matière, mais de la fin des misères humaines. Or il s'agit d'œuvrer *ici et maintenant* à ce qui peut préparer l'ultime. Il est vrai que la sanctification du monde sera aussi invisible que celle de l'être personnel. Parler de la sanctification du monde ne diminue nullement l'ascèse personnelle qui reste la condition même de tout témoignage sérieux. Mais, en réalité, on se purifie quand on lutte contre le péché du monde. Tout l'organisme de l'humanité est malade. Jésus est venu sauver tout cet ensemble malade. La guérison de toute maladie n'est-elle pas dans l'Évangile un signe du Royaume, un prélude à la liberté universelle dans la chair du monde, une espérance pour la cité des hommes, en ce qu'elle prépare la cité de Dieu ?

*(Les intertitres sont de la rédaction du SOP.)*

---

Directeur de la publication : Père Michel EVDOKIMOV

Abonnement annuel

Rédaction et réalisation : Serge TCHÉKAN,  
avec Alexandre BELOPOPSKY et Jean-Claude POLET

SOP mensuel      SOP + Suppléments

France	32,80 €	65,60 €
Autres pays	36,60 €	84 €

Commission paritaire : 56935  
ISSN 0338-2478

Tiré par nos soins

C.C.P.: 21 016 76 L Paris  
Tarifs PAR AVION sur demande

---